

L'ALBUM LITTERAIRE

RECUEIL DE LITTÉRATURE
 Le Numéro de Mars 1883
 BUREAU
 No. 69 Rue Des Cascades
 ST-HYACINTHE, P. QUOY

MORALE
 PARAIT TOUS LES VENDREDIS.

ABONNEMENTS:
 6 mois..... 25 cts.
 1 an..... 50 "

Invariablement payable d'avance

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

DEUX JEUNES FILLES

Laissons les trois misérables et revenons à Coulange.

La chasse était ouverte, depuis quinze jours. Les réceptions et les fêtes se succédaient au château où il y avait une réunion nombreuse.

Les chasseurs faisaient merveille. On parlait beaucoup de leurs brillants exploits. C'était une effroyable tuerie de bêtes à poils et à plumes. Le jeune comte de Coulange se faisait distinguer parmi les plus intrépides et les plus adroits.

Chaque jour on expédiait à Paris, aux amis, aux parents des chasseurs, des paniers remplis de gibier.

Le comte de Sisterne avait annoncé sa prochaine arrivée, et Gabrielle, se séparant à regret de la famille de Coulange, était partie pour le château de Ghésnel.

Or, le matin de ce jour où nous avons vu Des Groilles revenir à Paris après avoir fait, selon son expression, "une besogne terrible", Maximilienne de Coulange et Emmeline de Valcourt, se promenaient dans une des allées nombreuses du parc.

Le marquis son fils et leurs amis s'étaient levés avant l'aube, il y avait ce jour-là grande chasse dans la forêt.

Les deux jeunes filles marchaient len-

tement sur le sable fin. Maximilienne donnait le bras à Emmeline. Celle-ci était un peu rêveuse, elle écoutait distraitement son amie, qui cherchait à l'égayer par son charmant babil.

Emmeline était de deux ans moins âgée que Maximilienne. Mais elles avaient la même taille et étaient également gracieuses et jolies. Blondes l'une et l'autre, et arrangeant de la même manière leurs magnifiques cheveux, on aurait pu les prendre pour deux sœurs jumelles. En effet, l'air réfléchi, sérieux, un peu grave de Mlle de Valcourt, pouvait lui faire donner deux ans de plus. Bien qu'elles n'eussent ni les mêmes traits, ni le même genre de beauté il fut difficile de dire laquelle était la plus charmante. Toutes deux possédaient ce qui plaît, ce qui charme, toutes deux étaient ravissantes.

Comme son amie, Emmeline avait dans ses mouvements, sa pose, la grâce parfaite, et dans toute sa personne la suprême distinction. Ses grands yeux bleus, ombragés de longs cils, naturellement rêveurs, avaient une expression d'un charme indéfinissable. Au milieu de ses joues légèrement teintées de rose, se dessinaient deux petites fossettes délicieuses, deux véritables nids à baisers. Elle avait le front très beau, le nez et les oreilles d'une forme exquise, la bouche petite, les lèvres vermeilles et des dents superbes. La chute de ses épaules, ses bras bien moulés, ses mains fines et blanches, son cou adorable et sa gorge naissante étaient autant de merveilles.

S'apercevant que depuis un instant elle parlait toute seule, Maximilienne s'arrêta brusquement et regardant sa jeune amie.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

— Mais rien, je t'assure.

—Si, si, tu es triste, tu ne peux me le cacher, je le vois.

—Triste, pourquoi le serais-je ?

—Je n'en sais rien. Peut-être t'ennuies-tu déjà d'être à Coulange.

—Tu sais bien que ce n'est pas possible, tu sais bien que je suis toujours heureuse d'être avec toi.

—En effet, ce serait assez singulier, après avoir été si joyeuse de venir. Alors je me demande ce qui peut t'avoir contrariée, car depuis plusieurs jours déjà je m'aperçois que tu n'es plus la même. Astu à te plaindre de quelqu'un ? Est-ce moi qui, sans le vouloir, t'ai fait de la peine ? Si cela est je te demande pardon.

—Oh ! ma chère Maximilienne, peux-tu penser cela, toi toujours si bonne et si affectueuse pour moi !

—Enfin, tu as quelque chose que tu voudrais me cacher. Allons, laisse-moi t'embrasser et tu me diras ensuite pourquoi tu es devenue songeuse, pourquoi tu ne ris plus comme autrefois.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion.....

—Vois-tu, reprit Maximilienne, je n'ai qu'une véritable amie, c'est toi ; tu serais ma sœur que je ne pourrais pas t'aimer davantage. Si tu avais une douleur, je la sentirais comme toi. Tu comprends que je suis inquiète en te voyant soucieuse et perdre ta gaieté. Voyons, est-ce de mon frère que tu as à te plaindre ?

—Oh ! non, non, ne suppose pas cela, répondit vivement Emmeline.

—À la bonne heure. D'ailleurs, j'en serais étonnée. Il faut te dire que la veille de ton arrivée à Coulange, je l'ai grondé, oh ! mais grondé très fort.

—Tu as grondé ton frère ?

—A cause de toi.

—A cause de moi ?

—Oui. Je lui ai reproché d'être souvent maussade et jamais aimable, surtout avec toi.

—Oh ! Maximilienne, tu as eu tort de lui dire cela.

—J'ai eu raison, au contraire ; ce qui le prouve, c'est que mes reproches ont produit l'effet que j'espérais. N'as-tu pas remarqué comme il est changé ? Oh ! il n'est plus du tout le même. A Paris,

c'est à peine s'il te regardait, s'il t'adressait la parole ; maintenant il est devenu pour toi gracieux, prévenant, empressé, plein d'amabilité ; quand tu n'es pas là il te cherche ; enfin il a pour toi mille attentions charmantes.

—Parce que je suis ton amie. ... Mais, ma chère Maximilienne, M. Eugène a toujours été très gracieux pour moi.

—Alors tu ne trouves rien de changé dans ses manières ?

—M. Eugène a toujours été tel qu'il est.

—Ah ! fit Maximilienne.

Et elle resta un moment silencieuse.

—Eh bien, Emmeline, reprit-elle, voici une autre remarque que j'ai faite : c'est toi maintenant qui n'es plus la même.

—Que veux-tu dire ?

—Qu'il y a en toi certaines choses qui me paraissent inexplicables.

—Je ne te comprends pas.

—Tu es, à l'égard de mon frère, d'une froideur qui ressemble à du dédain.

—Mais cela n'est pas, tu te trompes ! s'écria la jeune fille.

Maximilienne secoua la tête.

—Non, je ne me trompe pas, répondit-elle ; j'observe et je vois. Je vois que tu évites, que tu fuis mon frère autant que cela t'est possible. Quand il t'adresse la parole, tu as l'air de ne pas avoir entendu. Plusieurs fois il a voulu t'offrir son bras pour la promenade et tu t'es empressée de prendre le bras de M. de Millerie ou d'un autre de ces messieurs. Tiens, pas plus tard qu'hier soir, dans le salon d'été, il a pris un siège à côté du tien ; il désirait causer avec toi. Tu ne lui as pas laissé le temps de t'adresser la parole : tu t'es levée brusquement et tu es venue t'asseoir près de moi, sous le prétexte de me demander le nom d'une fleur que tu connais aussi bien que moi. Eugène est resté tout interdit, les yeux tristement fixés sur toi. Il n'a plus osé s'approcher de toi de la soirée. Je t'assure que, dans plusieurs circonstances déjà, tu lui as fait beaucoup de peine.

Emmeline tenait sa tête penchée sur sa poitrine.

—Voyons, continua Maximilienne, pourquoi es-tu ainsi avec mon frère ?

—Mais.....mais.....je ne sais pas, balbutia Mlle de Valcourt.

Ces mots furent prononcés si drôlement que Maximilienne ne put s'empêcher de rire.

—Veux-tu que je te dise ma pensée ? reprit-elle ; eh bien, je crois que tu exeres une petite vengeance.

—Oh ! Maximilienne !

—Que tu veux faire sentir à Eugène qu'il n'a pas toujours été aimable avec toi. J'ai deviné, n'est-ce pas ?

—Je ne sais quoi te répondre, dit Emmeline visiblement troublée ; je t'en prie, ne me questionne plus ; sans le savoir tu me fais souffrir.

Mlle de Coulange eut un sourire intraduisible.

Ma chère Emmeline, dit-elle d'un ton affectueux si je t'ai fait de la peine sans le vouloir, j'aurai, je l'espère, le pouvoir de te consoler. Parlons d'autre chose.

—Oui, parlons d'autre chose, répliqua vivement Emmeline, qui cherchait à se soustraire aux petites taquineries de son amie.

—Il faut que je te dise que j'ai fait un jolie rêve.

Un sourire effleura les lèvres d'Emmeline.

—J'ai rêvé que tu étais ma sœur.

—Vraiment ?

—Oui, parce que tu venais de te marier et que tu avais épousé mon frère.

Une vive rougeur colora les joues de Mlle de Valcourt.

—Je n'ai pas besoin de te dire si j'étais heureuse, poursuivit Maximilienne. Quelle joie pour nous tous ! Il y a quelque temps que j'ai fait ce jolie rêve, et depuis, chaque fois que j'y pense, je me dis qu'il se réalisera.

Emmeline ne répondit pas ; mais elle eut un soupir étouffé.

—Eh bien, tu ne dis rien ? fit Maximilienne.

—Que veux-tu que je dise à propos d'un rêve ?

—Est-ce que tu n'admetts pas qu'il puisse devenir la réalité ?

—Lorsque M. Eugène voudra se marier, il trouvera facilement une jeune fille d'un grand nom, beaucoup plus riche et plus jolie que moi.

—Oh ! oh ! voilà une bien grande modestie ! répondit Maximilienne. Mais comment te vois-tu donc, ma chère Emmeline ? Eh bien, moi, je te trouve plus charmante que toutes les autres, et j'en connais plusieurs, parmi les plus jolies et les plus fières, qui sont jalouses de ta beauté, qui envient ta grâce et ta distinction, tes beaux grands yeux bleus, tes dents ravissantes et ta magnifique chevelure. Quant à la richesse, nous n'avons pas à en parler. Tu jugerais mal mon frère si tu le croyais capable de voir dans le mariage la question d'argent. Certes, nous avons une assez grande fortune pour qu'il ait le droit de ne consulter que son cœur dans le choix d'une femme. Là-dessus, je connais ses idées et je sais ce qu'il pense. Serait-elle pauvre, Eugène épousera la jeune fille qu'il aimera, qui aura su lui plaire par les qualités du cœur.

—Soit ; mais je ne suis pas, je ne puis pas être cette jeune fille-là, dit Emmeline d'une voix oppressée.

—Pourquoi ?

Emmeline ne trouva rien à répondre. D'un de ses bras Maximilienne entoura la taille svelte de son amie.

Il y a une chose que tu ignores, sans doute, et que je vais t'apprendre, reprit-elle : sache donc que ta mère et la mienne, M. l'amiral et mon père, désirent que tu épouses mon frère.

Emmeline tressailla. Maximilienne continua :

—Il y a treize ou quatorze ans, paraît-il, —tu étais bien jeune alors, —que ton oncle et mon père, en causant de leurs projets d'avenir, vous ont fiancés.

Le trouble de Mlle de Valcourt augmenta encore.

—Eh bien, fit Maximilienne, que penses-tu de cela ?

—Je pense que ce n'est pas suffisant.

—C'est vrai, il faut quelque chose encore ; mais, cela existe. Emmeline, ne vois-tu pas que depuis un instant je cherche à provoquer ta confiance pour t'amener à me faire un aveu. Tu es toute tremblante, tu tiens tes yeux baissés et c'est en vain que tu essayes de me cacher ton trouble ; pourquoi es-tu ainsi ? Je ne te le demande pas, je le sais. Va, il m'a été

facile de découvrir ton secret : je lis dans ton cœur. Chère Emmeline, je suis dans le ravissement ; car j'en suis sûre, maintenant, tu aimes mon frère !

— Oh ! tais-toi, tais-toi ! s'écria Emmeline avec une sorte d'effroi.

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Ainsi, c'est bien vrai, dit Maximilienne en la serrant fortement contre elle, tu l'aimes ?

Emmeline eut un soupir étouffé et laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie.

Chère Emmeline, murmura Mlle de Coulange.

Elles restèrent un moment immobiles et silencieuses.

La tête d'Emmeline se redressa lentement. Alors, regardant Maximilienne avec une expression intraduisible :

— Tu m'a tendu un piège, dit-elle, mais je ne t'en veux pas ; je me suis trahie et tu as surpris mon secret, que je croyais pouvoir te cacher. Eh bien, oui, c'est vrai, j'aime M. Eugène. Comment cela est-il arrivé ? Je n'en sais rien. C'est sans doute parce qu'il est ton frère... Tu vois ma confusion, Maximilienne, ah ! Je t'en supplie que M. Eugène, surtout ne sache jamais.

— Quoi ! tu ne veux pas que mon frère sache que tu l'aimes ?

— Maximilienne, promets-moi...

— De ne rien dire à mon frère ?

— Oui, Mlle de Coulange eut un délicieux sourire.

— Eugène sait que je dois aujourd'hui te parler de lui, reprit-elle. Quand ce soir ou demain, il m'interrogera, il faudra bien que je lui réponde. Tu ne peux pas m'obliger à lui cacher la vérité, c'est-à-dire à mentir ! Moins réservé que toi, Eugène m'a fait ses petites confidences, et il ne m'a point suppliée de te cacher qu'il t'aime.

Emmeline fit un mouvement brusque.

— Maximilienne, quand dis-tu ? s'écria-t-elle.

— Je dis que mon amie Emmeline de Valcourt sera bientôt ma sœur.

— Mais c'est donc vrai ! Maximilienne, c'est donc vrai ?

— Oui, mon frère t'aime, il t'aime depuis longtemps.

Le regard d'Emmeline s'était illuminé.

— Il m'aime, il m'aime ! murmura-t-elle les deux mains appuyées sur son cœur.

— Voyons, est-ce que tu ne t'en es pas aperçue ? demanda Maximilienne ?

— Non.

— Oh ! comme ils ont de mauvais yeux — les amoureux, fit Mlle de Coulange.

Emmeline jeta ses bras autour du cou de son amie, et, d'une voix vibrante d'émotion :

— Ah ! je suis bien heureuse, dit-elle.

— Et moi aussi, je suis bien heureuse, répondit Maximilienne.

Elles s'embrassèrent.

— C'est égal, ajouta gaiement Mlle de Coulange, je ne savais pas que certains mots fussent si difficiles à prononcer et qu'on pût avoir tant de peine à faire deux heureux.

XIII

L'ATTENTAT

Les deux jeunes filles se disposaient à revenir sur leurs pas et à se rapprocher du château lorsque, soudain, un bruit de voix arriva à leurs oreilles. Elles s'arrêtèrent pour écouter.

— Ce sont des voix d'hommes, dit Emmeline.

— Oui, et ils sont plusieurs.

Les voix cessèrent de se faire entendre. Au bout d'un instant un bruit de pas retentit. Les jeunes filles regardaient, mais l'épaisseur du taillis les empêchait de voir. Cependant il leur était facile de juger que des hommes se rapprochaient peu à peu de l'endroit où elles se trouvaient.

— Je me demande quels sont ces hommes, dit Maximilienne.

— Probablement quelques-uns de nos chasseurs, répondit Emmeline.

— Ces messieurs ne reviennent jamais de ce côté ; d'ailleurs, il est à peine dix heures et ils ont dit hier qu'il ne fallait pas les attendre avant midi ou une heure.

— C'est vrai.

— Après tout, reprit Maximilienne,

nous saurons bientôt quels sont ces promeneurs ; ils ne sont plus qu'à une faible distance et ils se dirigent vers nous. Attendons.

— Alors tu n'as pas peur ?

— Peur, ici, dans le parc de Coulange ! De qui pourrions-nous avoir peur ?

— Au fait, c'est vrai, de qui pourrions-nous avoir peur ?

Au bout d'un instant, un groupe de cinq ou six hommes parut dans l'allée, à environ cinquante pas des jeunes filles.

Maximilienne eut un petit cri de surprise. Elle venait de reconnaître son père et son frère. Elle s'élança à leur rencontre. Emmeline la suivit.

Arrivée près du groupe, qui s'avancait lentement, Maximilienne poussa un cri déchirant.

Son père était devant elle, pâle comme un mort, les vêtements en désordre, couverts de sang. Eugène et un de ses amis soutenaient le marquis et l'aidaient à marcher.

La jeune fille devint affreusement pâle, un gémissement s'échappa de sa poitrine, ses jambes fléchirent sous le poids de son corps et elle s'affaissa à demi évanouie dans les bras d'un chasseur, qui s'était précipité pour l'empêcher de tomber. Mais ce ne fut qu'un instant de faiblesse, causée par l'effroi et la violence de son émotion. Elle revint à elle.

— Mon père, mon bon père, qu'avez-vous ? s'écria-t-elle.

— Rassure-toi, ma fille, ce n'est rien, répondit le marquis d'une voix faible.

— Ah ! vous ne pouvez pas me le cacher, vous êtes blessé !

— Oui, mais légèrement ; je te le répète, ce n'est rien, rassure-toi.

— Mon père, dit Eugène, voilà un banc, voulez-vous vous reposer ?

— Oui, un instant. Ensuite j'aurai assez de force pour aller jusqu'au château.

Eugène l'aida à s'asseoir, sur le banc. Alors Maximilienne se mit à genoux devant lui, et, le visage inondé de larmes elle le regarda avec une tendresse inexprimable. Elle était si belle, ainsi, que le marquis ne put s'empêcher de l'admirer.

— Comme elle ressemble à sa mère ! se disait-il.

Il s'inclina et lui mit un baiser sur le front.

— Cher père, où êtes-vous blessé ? demanda la jeune fille.

— A l'épaule.

Est-ce que c'est un coup de fusil ?

— Oui.

— C'est épouvantable, cher père, vous pouviez être tué !

— C'est vrai.

— Comment ce terrible accident vous est-il arrivé !

— Je ne puis te répondre en ce moment, tu sauras cela plus tard.

— Souffrez-vous beaucoup, cher père ?

— Depuis un instant, j'éprouve un grand soulagement ; en te voyant je ne sens plus la souffrance. Ah ! chère enfant, ton regard a la même puissance que celui de ta mère ! Mais ne reste pas ainsi, tu te fatigues ; assieds-toi là à côté de moi. Bien. Maintenant, essuie tes yeux et ne pleure plus. Je te l'ai dit, ce n'est rien, une blessure légère. Je suis un peu faible, parce que j'ai perdu beaucoup de sang.

Emmeline s'était arrêtée à quelques pas. Elle regardait en pleurant. Après un moment d'hésitation, Eugène s'approcha d'elle.

— Vous pleurez, mademoiselle Emmeline, lui dit-il ; vous prenez part à notre peine, merci.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle aussitôt en devenant très pâle, vous êtes blessé aussi !

— Non, mademoiselle, non, je ne suis pas blessé.

— Mais là, sur vos habits, ce sang ?

— C'est celui de mon père, qui a coulé sur moi.

Ah ! ah ! ah ! fit-elle.

Et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

— Vous vous intéressez donc à moi ? reprit le jeune homme.

Elle arrêta sur lui son regard d'une douceur infinie.

Il lui prit la main et ils restèrent un

moment silencieux, croisant leurs regards.

—Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, est-ce que ma sœur vous a parlé de moi.

—Oui.

—Vous a-t-elle dit.....

Le reste de la phrase expira sur ses lèvres.

Maximilienne m'a tout dit, répondit la jeune fille.

—Mademoiselle Emmeline, balbutia-t-il, puis-je vous demander?.....

—Monsieur Eugène, votre sœur vous dira ce que j'ai répondu. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons parler de cela.

—C'est vrai, dit-il tristement. Oui, vous avez raison, mademoiselle Emmeline, aujourd'hui nous ne devons penser qu'à mon père.

—C'est bien vrai, n'est ce pas ? il n'est que légèrement blessé ?

—Nous le croyons.

—Vous étiez là au moment de l'accident ?

—Non, mon père était seul.

—C'est donc son fusil, à lui?...

—Le jeune homme secoua la tête.

—Je ne puis rien vous dire ; mon père n'a répondu à aucune des questions que nous lui avons adressées ; de plus il nous a recommandé de ne faire aucune supposition ; il craint, évidemment, d'effrayer ma mère, ma sœur et nos amis. Comme vous le voyez, nous ne savons rien, nous ne pouvons que soupçonner la vérité et garder le silence pour respecter la volonté de mon père. Nous apprendrons plus tard ce qui s'est passé. Ce matin en partant, nous étions tous joyeux ; nous revenons désolés.

—Hélas ! soupira Emmeline.

A ce moment le marquis appela son fils.

—Je me sens assez de force maintenant pour aller jusqu'au château sans être obligé de m'arrêter de nouveau, dit-il ; Maximilienne et Emmeline vont nous devancer. Elles nous annonceront et prépareront la marquise et sa société à nous recevoir.

Maximilienne prit le bras de son amie et elles s'éloignèrent rapidement.

Le marquis s'était levé.

—Comment vous trouvez-vous ? lui demanda Eugène.

—Aussi bien que possible, répondit-il en s'efforçant de sourire. Allons, j'en serai quitte pour la peur, ajouta-t-il presque gaiement.

—On se remet en marche, mais toujours lentement pour ne pas trop fatiguer le blessé.

Se sentant assez fort pour marcher, le marquis avait voulu revenir au château à pied. En le voyant arriver ainsi, la marquise serait moins effrayée, et la douleur qu'elle allait éprouver moins vive. Telle avait été la pensée du marquis. Il savait combien sa chère Mathilde était impressionnable, et qu'une commotion un peu violente pouvait compromettre sa santé. Il avait toujours redouté de lui causer une contrariété, un ennui, un chagrin ou une douleur.

Heureusement, prévenue par Maximilienne, qui, tout en lui apprenant que son père revenait blessé, s'empressa de la rassurer, la marquise ne fut pas trop vivement alarmée. Cependant elle sortit du château tout en larmes pour courir au devant de son mari. C'est en s'appuyant sur elle et sur Eugène que le marquis rentra au château. Conduit immédiatement dans sa chambre, on l'aïda à se mettre au lit.

On avait posé sur la blessure un appareil provisoire préparé à la hâte avec des linges blancs déchirés et mis en charpie. Grâce à cette précaution, le sang avait cessé de couler.

—Il faut courir chercher le médecin, dit la marquise.

—Ma mère, un de nos gardes y est allé, répondit Eugène, le docteur ne peut tarder à être ici.

En effet, un instant après, le médecin de Coulange entra dans la chambre du marquis. Il était fort ému et c'est avec une certaine inquiétude qu'il examina la blessure.

Le marquis avait été frappé par une balle. Le projectile n'était pas resté dans les chairs. Il avait labouré l'épaule assez profondément sur une largeur d'environ douze centimètres, en glissant sur l'omo-

plate. En somme, la blessure ne présentait aucun caractère dangereux.

La marquise suivait avec anxiété tous les mouvements du médecin et cherchait à lire sa pensée sur son visage. Elle vit qu'il était satisfait de son examen et elle poussa un soupir de soulagement. Du reste, quelques paroles du docteur eurent bientôt rassuré tout le monde.

Il se fit donner de la charpie et les autres choses qui lui étaient nécessaires ; puis, après avoir lavé la plaie avec soin, il procéda au pansement. Alors, le marquis déclara qu'il se sentait très soulagé.

— Vous le voyez, fit-il, j'avais raison en vous disant à tous de ne pas vous effrayer, que ce n'était rien.

— Nous n'avons à craindre aucune complication, dit le médecin, et je suis heureux de pouvoir vous tranquilliser. M. le marquis aura trois ou quatre jours de fièvre, et dans huit jours il pourra sortir. Mais, tant que la fièvre n'aura pas complètement disparu, il faut un repos absolu.

Il indiqua les soins qu'on devait donner au blessé et se retira en disant à la marquise qu'il reviendrait dans la soirée.

L'émotion fut grande à Coulange quand on apprit que le marquis avait été ramené au château blessé par un coup de feu qu'il avait reçu dans la forêt.

Comment la chose était-elle arrivée ? On l'ignorait. Le marquis pouvait seul donner des éclaircissements à ce sujet et on savait qu'il avait refusé de répondre aux questions qu'on lui avait adressées. L'affaire paraissait assez mystérieuse.

Au dire des gardes qui suivaient la chasse, il était impossible que le marquis eût été atteint par un de ses compagnons, car tous se trouvaient à une grande distance de l'endroit où il avait reçu le coup de fusil. Il ne s'était pas blessé lui-même, puisque les deux cartouches de son fusil avaient été trouvées intactes. Que conclure de cela ? Le marquis avait-il donc été victime d'une tentative d'assassinat ? Le fait pouvait paraître inadmissible, attendu que M. de Coulange était très aimé dans le pays, où il n'avait eu aucun ennemi.

L'opinion de beaucoup de gens et

celle du brigadier de gendarmerie, en particulier, furent qu'on avait tenté d'assassiner le marquis. C'était aussi la pensée des gardes et des amis de M. de Coulange ; mais, en présence du silence que le marquis paraissait vouloir garder, ils n'osaient le dire tout haut.

Le brigadier de gendarmerie comprit qu'il était de son devoir de commencer immédiatement une enquête. Conduit par un des gardes du marquis, lui et ses gendarmes se rendirent dans la forêt. Ils constatèrent que le marquis avait été atteint et était tombé à environ trois cents pas de la maison du garde Bierlot. Ils trouvèrent les bourses du fusil et découvrirent que le coup de feu avait été tiré par un individu qui se tenait caché derrière un chêne au milieu du taillis. Plus loin, dans un fourré épais, ils firent une autre découverte. Un homme s'était couché là ; il y était certainement resté plusieurs heures ; peut-être même y avait-il passé la nuit. Dans tous les cas, il y avait fait un repas, comme l'attestaient le reste d'un morceau de pain, des coquilles d'œufs et une bouteille vide.

Il n'y avait plus à en douter, un misérable avait voulu tuer le marquis de Coulange, et tout semblait indiquer que le crime était prémédité, et que le malfaiteur avait attendu et guetté sa victime. On pouvait dire aussi que le marquis avait miraculeusement échappé à la mort.

La femme du garde Bierlot fut interrogée. Elle répondit :

— Quand M. le marquis chasse de ce côté, il ne manque jamais d'entrer chez nous ; il embrasse mon petit garçon et cause un instant avec moi. Ce matin, il s'est assis et est bien resté un quart d'heure. Il m'a quittée en me disant : " Je vais rejoindre la chasse." Un instant après, j'entendis un coup de fusil, mais je n'y fis pas attention. C'est plus de vingt minutes plus tard, que, tout à coup, j'entendis crier : " Monsieur le marquis est blessé !" Si j'avais su le malheur qui venait d'arriver je n'aurais pas attendu qu'on m'appelât pour courir au secours de monsieur le marquis. Quant à ce qui s'est passé, je l'ignore absolument. Je n'ai vu aucun individu de mauvaise mine et d'allures suspectes rôder par ici ni hier ni aujourd'hui.

Mais l'attentat ayant été commis, il y avait un coupable. Maintenant, la mission des gendarmes était de chercher et de trouver ce dangereux malfaiteur.

XIV

LE BRACONNIER

Les gendarmes soupçonnèrent un terrible braconnier du village de Loches, à une lieue de Coulanges, d'être l'auteur de l'attentat ; l'opinion publique désignait le braconnier comme étant le seul individu dans le pays capable de commettre un pareil crime.

Déjà quelques personnes avaient laissé échapper ces paroles :

—Ce ne peut être que Sauvat qui a tiré sur M. le marquis.

Du reste, les déplorables antécédents du braconnier semblaient justifier l'accusation qu'on portait sur lui.

Ce Sauvat était un homme violent, sombre, farouche, une espèce de bête fauve. Depuis douze ans qu'il habitait aux Loches, il avait déjà subi plusieurs condamnations pour délit de braconnage ; il avait été condamné aussi à quinze jours de prison pour coups et blessures, et une autre fois à deux mois de prison pour vol dans un jardin.

Fort comme un hercule et vivant pour ainsi dire au milieu des bois, il inspirait à tout le monde une invincible terreur.

Il braconnait constamment, en temps de neige et aussi bien quand la chasse était défendue, que quand elle était permise. S'il n'eût été surveillé de près par les gendarmes et les gardes du marquis de Coulanges, il serait parvenu, en quelques années, avec son fusil, ses collets et autres engins, à détruire complètement tout le gibier de la contrée.

Il avait une quarantaine d'années. Il était marié et père de quatre enfants, dont l'aîné avait à peine neuf ans. Paresseux et ivrogne, il rendait sa femme très malheureuse. Celle-ci et ses enfants vivaient presque d'eux-mêmes. C'est à la marquise de Coulanges, surtout, que cette pauvre femme et ses enfants devaient de ne pas trop souffrir de la misère.

Or, dans la pensée du brigadier de gendarmerie, il n'y avait aucun doute.

Sauvat était le coupable, l'homme qu'il devait arrêter.

Accompagné d'un de ses gendarmes, le brigadier se rendit aux Loches. Le braconnier était chez lui, il le trouva couché dans son lit, en proie à une fièvre violente. Le brigadier crut d'abord que Sauvat faisait semblant d'être malade ; mais la femme lui affirma que son mari n'était pas sorti de son lit depuis quatre jours. Les voisins, interrogés, déclarèrent que Sauvat était réellement malade. Le matin même, le médecin était venu le voir. Le matin encore, la femme de Sauvat ayant dû aller à la rivière laver du linge, une voisine était restée près du malade depuis sept heures jusqu'à dix heures.

Le brigadier était forcé de se rendre à l'évidence. Il s'était trompé, il avait accusé un innocent, Sauvat n'était pas le coupable qu'il cherchait.

Il tordait fiévreusement sa moustache ; son désappointement était visible.

Quand le braconnier apprit de la bouche même du gendarme, qu'on l'avait soupçonné d'avoir tiré un coup de fusil sur le marquis de Coulanges, dilapit un bond sur son lit et un éclair de fureur sillonna son regard.

—Oh ! s'écria la femme en joignant les mains, c'est affreux, qu'on ait eu cette horrible pensée !

Sauvat s'était soulevé, sur le lit, les yeux étincelants.

—Je sais bien que je suis un misérable, que je ne vauds pas grand chose et que tout le monde m'appelle canaille ! dit-il d'une voix rauque, on me repousse, on me craint, je suis un maudit !.... Je suis allé en prison, c'est vrai, et il est bien possible que j'y aille encore. Comme vous le voyez, je dis ce que je pense : je ne joue pas à l'honnête homme, je ne pose pas pour la vertu, comme il y en a tant ; je ne suis pas un hypocrite, moi ! Eh bien, oui, je suis un chenapan, un gredin, je suis tout ce qu'on voudra, mais pas un assassin !..... Oh ! cela jamais, jamais !..... Quand je suis dans la forêt, avec un fusil, et qu'un chevreuil passe devant moi, je tire sur lui, mais pas sur un homme.

A suivre.